



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée, N^o 25.

Robe d'étoffe de soie, Chapeau de paille de riz orné de plumes, Sautoir en ruban.

(II^e. ANNÉE.)

N^o. XIX.—TOME III.

145

5 OCTOBRE 1822

PETIT
COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois: dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 25; chez CORNEILLE, libraire, rue de la Fenillade; PAINPARRE, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq St.-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être adressés francs de port au Bureau.  
~~~~~

MODES.

LE dieu du goût, flatté sans doute de l'article sur le luxe, que nous avons inséré dans notre dernier Numéro, s'est rendu en toute hâte au bureau de notre Journal, pour nous donner quelques avis: «Votre PETIT COURRIER, nous a-t-il dit, n'offre peut-être pas assez de variétés: un Journal de Modes doit être léger comme elles, je vais vous tracer un cadre, duquel il faudra bien vous garder de sortir, quelques tentatives que la froide Science fasse pour s'insinuer dans votre feuille. — Après votre article *Modes*, vous offrirez un petit extrait des meilleurs ouvrages, et vous vous attacherez à les choisir de préférence dans les productions des femmes; car n'oubliez jamais que votre premier devoir doit être de faire

valoir le mérite et les talens des personnes de votre sexe. Guidées par cette louable intention, vous donnerez ensuite des éphémérides sur les femmes célèbres. Vos jeunes abonnées, après avoir appris de vous le moyen d'orner leur beauté par tous les jolis accessoires de la mode, aimeront à trouver ainsi le moyen d'orner un peu leur mémoire; et la mère de famille la plus sévère, ne craindra pas de permettre la lecture de votre Journal à sa fille; car il offrira alors quelque intérêt pour l'esprit: ce qui servira de contre-poids aux charmantes fatuités dont vous êtes obligées de vanter le mérite ».

Nous nous soumettons avec docilité aux conseils d'un guide aussi précieux qu'infailible, et nous suivons exactement la marche qu'il nous a tracée. — Rassurez-vous, jeune Emmeline, vous qui craignez peut-être, d'après la gravité de ce début, que nous ne vous disions pas aujourd'hui... que *l'on porte* encore quelques chapeaux en paille. — Les premiers jours de cet automne rappellent tellement les plus belles journées d'été, que les modes n'ont encore éprouvé aucune des variations que nécessite le changement de la saison: seulement on voit plus de plumes que de fleurs sur les pailles de riz ou d'Italie. — *Les robes en soie sont généralement* adoptées. — Un large ruban noué sous le collet du fichu, remplace les petits mouchoirs en barrège que l'on mettait en sautoir.

Il paraît que l'on reportera cet hiver des chapeaux en satin noir; mais, sans doute, pour ne pas abandonner les couleurs d'été au moment où nous jouissons encore des avantages de la belle saison; on garnit ces chapeaux de nœuds de gaze de *différentes couleurs*; on les double en satin de même couleur que les nœuds: Jean de Paris est celle la mieux portée, et qui s'assortit parfaitement avec le noir.

— Les chapeaux habillés paraissent vouloir conserver leur forme ronde: on en a vu un très-joli en satin blanc; un des côtés de la passe est coupé en trois petites pattes: ces pattes sont retroussées et liserées, ainsi que le tour de la passe, en torsade de soie de deux couleurs. Entre les petites pattes se trouvent placés de petits marabouts rouges, verts et jaunes.

— On voit encore quelques pantalons blouses à sous-de-pieds, portés avec des souliers; mais cette mise ne peut

s'admettre qu'avec des redingotes qui sont généralement de couleur blonde, et à collet à schall. — Les nouveaux pantalons se font en casimir flamme de punch. — On ne voit point encore de coupe nouvelle pour les habits habillés.

ZELUSCO ET IRÈNE,

BALLADE INDIENNE (1).

DÉJÀ les palmiers du rivage s'offrent à sa vue, et les champs fortunés qui l'ont vu naître se déroulent à ses regards. Zelusco, depuis long-tems captif sur une plage lointaine, contemple avec ravissement les lieux témoins de son enfance : encore un instant, et il pourra s'agenouiller sur la terre où dorment ses aïeux ; encore un instant, et il pourra presser sur son cœur la future compagne de sa vie.

Soudain le vent du Nord se lève, les cieux s'obscurcissent, la foudre gronde, et les flots en courroux repoussent le vaisseau du rivage. Le pilote effrayé ordonne de jeter l'ancre et d'attendre la fin de la tempête ; mais Zelusco maudit sa prudence, et impatient de toucher le sol de sa patrie, s'élanche dans les flots.

Blessé en combattant les cruels ennemis de ses dieux et de ses lois, Zelusco, tombé au pouvoir des avides soldats de l'Europe, avait été conduit sur les rives de l'Angleterre ; il y gemissait depuis un an, loin de celle qu'il aime, et jamais par une seule action, jamais par une seule pensée il ne trahit la foi jurée.

Cependant, sous ce ciel étranger, une foule de jeunes beautés cherchèrent à captiver son cœur ; car Zelusco, le plus vaillant et le plus beau des guerriers de l'Occident, n'avait pas plus de vingt ans, et offrait à leurs yeux des charmes qui n'existent plus parmi les fils dégénérés de l'ancien continent.

Mais qui pourrait dépeindre les grâces enchanteresses de

(1) Cette Ballade est fondée sur un événement réellement arrivé à l'île St.-Christophe.

celle qui justifie tant de fidélité. Irène, l'orgueil des vierges de l'Inde, comptait à peine vingt printems : ses yeux étaient plus brillans que l'étoile du matin, et son sourire plus délicieux que la rose qui s'entr'ouvre.

Ses longs cheveux noirs flottaient au gré des vents, sur un sein dont la blancheur effaçait celle des lys. Sa taille noble et élancée était celle d'une déesse ; et si sa démarche légère et gracieuse allumait d'abord les désirs, bientôt ses regards pleins d'innocence et de candeur commandaient l'amour et le respect.

A peine a-t-elle appris l'arrivée d'un vaisseau européen, que, plus rapide que la biche des montagnes, elle vole vers le rivage. Là, palpitant d'espérance et d'amour, elle s'arrête au milieu de la foule attentive qui contemple avec admiration le jeune Indien luttant contre la fureur des flots.

Alors Irène détache l'écharpe de pourpre qui ceignait sa taille, et agite dans les airs ce tissu éclatant que son amant lui envoya comme un gage de sa tendresse et de sa fidélité. A l'aspect de ce phare d'amour, Zelusco sent redoubler son courage, et fend avec une nouvelle vigueur les vagues écumanantes.

Bientôt mille cris joyeux se font entendre : heureuse Irène, tes vœux vont être comblés ! ton amant touche au rivage ! Déjà la tendre vierge, enivrée de bonheur, s'élance à travers la plage humide ! Déjà elle étend les bras pour le recevoir ; mais tout à coup le sang jaillit autour d'elle... Grand Dieu ! un monstre affreux s'est élancé sur Zelusco ; il l'entraîne au sein des mers.

Le jeune Indien pousse un cri, se débat, et, à travers l'onde sanglante, élève encore et pour la dernière fois les mains vers son amie ; mais bientôt les flancs du monstre lui ouvrent une tombe vivante : il est englouti et disparaît pour toujours.

Accourez, ô vous, ses jeunes compagnes ! Secourez, secourez la malheureuse Irène ! Ses genoux fléchissent ; elle succombe... Hélas ! c'en est fait ; vos soins sont superflus elle expire à vos yeux. — Désormais, jeunes filles de l'Occident, chaque jour, au lever de l'aurore, allez parsemer de fleurs nouvelles la tombe d'Irène ; et versez quelques pleurs sur la cruelle destinée de Zelusco.

ÉPHÉMÉRIDES.

MARIE DE FRANCE.

CE fut un homme d'un génie bien étonnant que celui qui, le premier, osa donner pour instituteur aux humains, non des humains comme eux, mais des plantes et des animaux; et qui, par la sagesse supérieure qu'il leur prêta, força toutes les nations d'applaudir au succès d'une entreprise en apparence ridicule. Ésope ou Lockman, comme on voudra l'appeler, eut le premier cet honneur; car nous n'entreprendrions pas d'examiner lequel des deux personnages, calqués évidemment l'un sur l'autre, est le véritable; ni si les Arabes adoptèrent l'Ésope des Grecs, ou plutôt, si les Grecs ne se firent pas un Ésope du Lockman des Arabes.

L'art de parler allégoriquement, par figures et par apologue, est une ruse qui paraît assez naturelle à l'homme d'esprit; et en fait de ruse, sans médire de notre sexe, qui en possède davantage? Il n'est donc pas surprenant qu'une femme ait été la première en France à tracer d'adroites allégories dans ses écrits, ainsi qu'à parler par figures et par apologue. Cette femme, appelée *Marie*, prit le surnom de *France*, non qu'elle fût de la famille royale, mais pour désigner le pays où elle était née; composa vers le milieu du 13^e. siècle, un recueil de fables qu'elle nomma *Ysopet* (petit Ésope), et auquel elle mit son nom, de peur, dit-elle, que quelqu'un n'entreprît de lui en dérober la gloire.

Cet ouvrage, au reste, qu'elle publia dans un mois d'octobre, nous le devons, à ce qu'elle nous apprend elle-même, aux sollicitations du comte Guillaume de Dampierre; homme, pour nous servir de ses propres termes, *la fleur de chevalerie et de courtoisie*. Le comte pria Marie de l'entreprendre, et elle y consentit; mais le motif d'après lequel elle se détermina, fait honneur à l'honnêteté de son ame; ce fut pour se rendre utile, et pour rendre meilleurs ceux qui la liraient.

De pareils sentimens dans une femme de beaucoup de mérite, sont faits pour honorer son sexe, comme ses écrits, dans le tems, honorèrent son siècle. Marie fut la seule de ce

siècle qui se livra au genre de la fable ; ce qui peut-être indique, plus que tout autre chose, la solidité de son esprit et la justesse de son goût.

Nous promettons à nos abonnées de leur donner quelques-unes de ces fables, qui depuis ont servi de modèle à plus d'un fabuliste.

LITTÉRATURE.

HISTOIRE DES VAMPIRES ET DES SPECTRES MALFAISANS.

LES feuilles tombent, les veillées de village commencent ; la timide pastourelle, la quenouille au côté, s'empresse de s'y rendre : comme son cœur bat, en songeant qu'elle va y rencontrer le jeune pâtre qui la regarde si tendrement ; mais ce cœur bat avec plus de violence, en apprenant le nom de la doyenne désignée pour amuser la jeunesse du canton, pendant les longues soirées d'hiver. Cette doyenne a toujours des histoires sinistres à raconter, et cause à mainte jeune-elle plus d'un effroi que les tendres jouvenceaux ont bien de la peine à dissiper, en les reconduisant à leur humble chaumière. Que va raconter cette fois la bonne vieille... ? Avec gravité, elle tire un livre de sa poche ; elle l'ouvre : ses voisines regardent avidement la gravure : un cri de terreur leur échappe ; elles veulent fuir... La curiosité les ramène. On se presse à l'envie pour ne rien perdre de la lecture qui va commencer : la doyenne tousse, se mouche ; et couvrant son respectable nez des lunettes qu'elle a eu soin de bien essuyer avec un coin de son tablier, elle lit d'un air suffisant : *Histoire des Vampires et des Spectres malfaisans...* Un nouveau cri échappe au rustique auditoire, et la lecture commence.

Vous qui n'avez pu l'entendre et voulez connaître cette histoire, achetez-la (1). Elle est écrite avec pureté, et vraiment curieuse et intéressante par les détails qu'elle renferme.

— *Depuis long-tems*, Romance avec accompagnement de Piano, par M^e. Sophie de S. L. mérite, par le charme de sa composition et son agréable simplicité, d'augmenter la col-

(1) Un Volume in-12, 3^e édition, chez Masson, libraire, rue Haute-Feuille. Prix : 3 francs.

lection d'œuvres musicales des dames qui cherchent à employer agréablement leurs loisirs.

Cette romance, du prix de 1 fr. 50 c., se trouve chez Mominigny, boulevard Montmartre, et chez tous les principaux marchands de musique.

VARIÉTÉS.

THOMAS MORUS étant seul à se promener sur une terrasse voisine de l'endroit où l'on enferme les fous à Londres, un de ces insensés s'échappa, vint droit à l'endroit où était Morus, et l'ayant joint : « Jette-toi là-bas, lui dit-il, afin » que j'aie le plaisir de t'y voir arriver diligemment ». Le chancelier n'était pas le plus fort; il eut recours à une présence d'esprit admirable : il dit au fou : « Mon ami, ce n'est » point chose bien divertissante ni singulière de voir tomber » un homme; mais, si tu veux, je te ferai voir bien mieux » que cela, je vais descendre au bas de la terrasse, et je sau- » rai ici haut, tout d'un élan, sans le secours de personne, » et je suis sûr que tu en seras étonné ». Le fou fut frappé de la proposition : il y consentit et resta sur le bord de la terrasse à attendre le chancelier qui, non-seulement, manqua à sa promesse, mais envoya du monde pour reprendre le fou, et le renfermer.

THÉÂTRES.

PETITE REVUE.

ACADÉMIE-ROYALE-DE-MUSIQUE.—*Alfred le Grand* continue de mériter ses premiers succès. Dans le compte que nous avons rendu de ce ballet, une ligne oubliée et une transposition de nom, ont fait commettre une erreur que nous nous empressons de rectifier. M. de Kalemberg est le compositeur de la musique, et M. Anmer celui du ballet.

1^{er}. THÉÂTRE-FRANÇAIS.—L'affluence y a été grande quand Talma jouait..., ainsi qu'aux débuts de M^{lle}. Mante, qui éclipse déjà plus d'une antique réputation.

2^e. THÉÂTRE-FRANÇAIS.—Avide de nouveautés, l'administration s'est empressée de faire jouer..., à la fin du mois..., *l'Enfant Prodigue* de Voltaire, pour la première fois, à ce théâtre, espérant ramener le public, qui désertait entière-

ment si Perrier, Éric-Bernard, Lafargue, mesdames Wenzel, Delâtre et Dutertre ne redoublaient chaque jour de zèle pour faire oublier qu'une mauvaise administration et des examinateurs *ad hoc* ne font pas la fortune d'un théâtre.

OPÉRA-COMIQUE. — Une pièce remise à neuf, et une reprise, peuvent contenter quelques amateurs, mais non attirer la foule, surtout quand on vient après les autres.....

VAUDEVILLE. — A repris une activité qui mérite des éloges et produit déjà d'excellentes recettes. Parmi les trois pièces jouées dans le courant du mois, nous citerons de nouveau la *Parisienne en Espagne*, comme obtenant toujours un succès mérité, et dirons que l'*Écarté*, loin d'être mise à l'écart, n'en obtiendra pas moins.

GYMNASE. — Gontier de retour, trois pièces de plus au répertoire et presque quatre; il y a vraiment de quoi contenter les amateurs les plus avides.

GAITÉ. — Le *Meurtrier*, dont le succès ne s'est pas démenti d'un seul jour, vient de céder momentanément la place à *Ali-Baba*, qui paraît cependant vouloir l'occuper plus longtemps que le *Meurtrier* ne s'y attendait.

AMBIGU-COMIQUE. — A joué dans le courant du mois, MONSIEUR *Camion*; et le 28, *Honneur et Séduction* qui n'a pas obtenu un grand honneur, et n'a point séduit les spectateurs. Cette pièce serait entièrement tombée, sans le jeu de M^{mes}. Levesque et Éléonore.

PORTE SAINT-MARTIN. — Ne ralentit pas son activité après un ballet nouveau; les *Comédiens de Bruges-la-Gaillarde* ont enrichi son répertoire. Cette pièce, sortie de la plume d'un littérateur aussi distingué par ses connaissances dans l'art dramatique que par son esprit naturel, mérite le succès qu'elle a obtenu, et obtiendra encore.

PANORAMA-DRAMATIQUE. — Languissait dès son ouverture, sous une mauvaise administration; une nouvelle se présente, tout change de face; un comité de lecture est établi, la salle agrandie, et chaque semaine une et même deux nouveautés sont offertes au public. Dans le courant de ce mois, une pièce à grand spectacle, faite pour attirer tout Paris; trois petites pièces, dont une surtout, *Mon Cousin Lalure* restera au répertoire et obtiendra toujours les suffrages les plus flatteurs; et un ballet, dans lequel le *Coq du village* danse au lieu de chanter, prouvent qu'une bonne administration fait la fortune d'un théâtre..... Avis à ceux du commencement de notre petite revue.

A ce numéro sont jointes les planches 79 et 80.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.